

descendait son escalier pour monter en voiture, elle entendit des cris perçans dans une des classes. Elle s'y précipite, et voit une jeune fille dont les vêtemens étaient tout en flammes. Avec une présence d'esprit digne d'une mère, madame Vigogne enveloppe aussitôt l'enfant dans la longue queue de sa robe traînante, et le feu s'éteignit. Mais la courageuse institutrice eût les mains cruellement brûlées. Elle vint en cet état faire sa visite à sa majesté l'impératrice, et lui conta le fâcheux accident qui l'y avait mise. Sa Majesté, qui était si facilement émue de tout ce qui était beau et généreux, combla d'éloges son courage, et s'en montra touchée au point de pleurer d'admiration. Un des médecins de Sa Majesté fut chargé de donner les premiers soins à madame Vigogne et à sa jeune élève.

.....

CHAPITRE VII.

.....

PORTRAIT DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE. — Lever de l'impératrice. — Détails de toilette. — Audiences de l'impératrice. — Réception des fournisseurs. — Déjeuner de l'impératrice. — Madame de La Rochefoucault première dame d'honneur. — L'impératrice au billard. — Promenades dans le parc fermé. — L'impératrice avec ses dames. — L'empereur venant surprendre l'impératrice au salon. — Dîner de l'impératrice. — L'empereur fait attendre. — Les princes et les ministres à la table de l'empereur. — L'impératrice et M. de Beaumont. — Partie de trictrac. — L'impératrice un jour de chasse. — Toutes les dames à la table de Leurs Majestés. — L'impératrice vient passer la nuit avec l'empereur. — Détails sur le réveil des augustes époux. — Goût de l'impératrice pour les bijoux. — Anecdote sur le premier mariage de l'impératrice. — Les poches de madame de Beauharnais. — Joyaux de l'impératrice Joséphine. — L'armoire aux bijoux de Marie-Antoinette trop petite pour contenir ceux de Joséphine. — Jalousie de Joséphine. — Mémoire de l'impératrice. — L'impératrice rétablit l'harmonie entre les frères de l'empereur. — Trait de bonté de l'impératrice Joséphine pour son valet de chambre. — Sévérité de l'empereur; il veut renvoyer M. Frère. — Le valet de chambre rentre en grâce. — Oubli d'un bienfait. — Générosité de l'impératrice. — Comment les valets de chambre de l'impératrice employaient leur temps. — Dé-

tails sur une première fille de M. de Beauharnais, premier mari de Joséphine. — L'impératrice lui fait épouser un préfet de l'empire. — Tendresse de l'impératrice pour Eugène et Hortense. — Détails sur la vice-reine (Auguste-Amélie de Bavière.) — Le portrait de famille. — L'impératrice me fait appeler pour voir ce portrait. — Amour de Joséphine pour ses petits-enfants. — Un mot sur le divorce. — Lettre du prince Eugène à sa femme. — Mes voyages à la Malmaison après le divorce. — Commissions de l'empereur pour l'impératrice Joséphine. — Mes adieux à l'impératrice. — Recommandations de cette princesse. — L'impératrice désire voir l'empereur. — Visite à Joséphine avant la campagne de Russie. — Visite à l'impératrice après cette campagne. — Lettres dont je suis chargé. — Conversation avec l'impératrice. — Ma femme va voir l'impératrice et lui montre mes lettres. — Détails sur le budget de l'impératrice après le divorce. — Conseil présidé par l'impératrice en robe de toile. — L'impératrice trompée par les marchands. — Politesse de l'impératrice. — Manière dont Joséphine punissait ses dames. — Magasin d'objets précieux appartenant à l'impératrice. — Partage entre ses enfans et les frères et sœurs de l'empereur. — M. Denon. — Le cabinet d'antiques de la Malmaison. — M. Denon et la collection de médailles de l'impératrice. — Visite de l'impératrice à l'empereur pendant que je faisais sa toilette. — Le maillot et la pétition. — L'orpheline sauvée de la Seine. — M. Fabien Pillet et sa femme chez l'impératrice. — Scène touchante.

L'IMPÉRATRICE Joséphine était d'une taille moyenne, modelée avec une rare perfection :

elle avait dans les mouvemens une souplesse, une légèreté, qui donnaient à sa démarche quelque chose d'aérien, sans exclure néanmoins la majesté d'une souveraine. Sa physionomie expressive suivait toutes les impressions de son âme, sans jamais perdre de la douceur charmante qui en faisait le fond. Dans le plaisir comme dans la douleur, elle était belle à regarder : on souriait malgré soi en la voyant sourire..... Si elle était triste, on l'était aussi. Jamais femme ne justifia mieux qu'elle cette expression, que *les yeux sont le miroir de l'âme*. Les siens, d'un bleu foncé, étaient presque toujours à demi fermés par ses longues paupières, légèrement arquées, et bordées des plus beaux cils du monde; et quand elle regardait ainsi, on se sentait entraîné vers elle par une puissance irrésistible. Il eût été difficile à l'impératrice de donner de la sévérité à ce séduisant regard; mais elle pouvait, et savait au besoin, le rendre imposant. Ses cheveux étaient fort beaux, longs et soyeux; leur teint châtain clair se mariait admirablement à celui de sa peau, éblouissante de finesse et de fraîcheur. Au commencement de sa suprême puissance, l'impératrice aimait encore à se coiffer le matin avec un madras rouge, qui lui donnait l'air de créole le plus piquant à voir.

Mais ce qui, plus que tout le reste, contribuait

au charme dont l'impératrice était entourée, c'était le son ravissant de sa voix. Que de fois il est arrivé à moi, comme à bien d'autres, de nous arrêter tout d'un coup en entendant cette voix, uniquement pour jouir du plaisir de l'entendre! On ne pouvait peut-être pas dire que l'impératrice était une belle femme; mais sa figure, toute pleine de sentiment et de bonté, mais la grâce angélique répandue sur toute sa personne, en faisaient la femme la plus attrayante.

Pendant son séjour à Saint-Cloud, sa majesté l'impératrice se levait habituellement à neuf heures, et faisait sa première toilette, qui durait jusqu'à dix heures; alors elle passait dans un salon où se trouvaient réunies les personnes qui avaient sollicité et obtenu la faveur d'une audience. Quelquefois aussi à cette heure, et dans ce même salon, Sa Majesté recevait ses fournisseurs. A onze heures, lorsque l'empereur était absent, elle déjeunait avec sa première dame d'honneur et quelques autres dames. Madame de La Rochefoucault, première dame d'honneur de l'impératrice, était bossue et tellement petite, qu'il fallait, lorsqu'elle se mettait à table, ajouter au coussin de sa chaise meublante un autre coussin fort épais, en satin violet. Madame de La Rochefoucault savait racheter ses difformités physiques par son esprit, vif, brillant,

mais un peu caustique, par le meilleur ton et les manières de cour les plus exquises.

Après le déjeuner, l'impératrice faisait une partie de billard; ou bien, lorsque le temps était beau, elle se promenait à pied dans les jardins ou dans le parc fermé. Cette récréation durait fort peu de temps, et Sa Majesté, rentrée bientôt dans ses appartemens, s'occupait à broder au métier, en causant avec ses dames, qui travaillaient, comme elle, à quelque ouvrage d'aiguille. Quand il arrivait qu'on n'était pas dérangé par des visites, entre deux et trois heures après midi, l'impératrice faisait en calèche découverte une promenade, au retour de laquelle avait lieu la grande toilette. Quelquefois l'empereur y assistait.

De temps en temps aussi, l'empereur venait surprendre Sa Majesté au salon. On était sûr alors de le trouver amusant, aimable et gai.

A six heures, le dîner était servi; mais le plus souvent l'empereur l'oubliait et le retardait indéfiniment. Il y a plus d'un exemple de dîners mangés ainsi à neuf et dix heures du soir. Leurs Majestés dinaient ensemble, seules ou en compagnie de quelques invités, princes de la famille impériale, ou ministres. Qu'il y eût concert, réception ou spectacle, à minuit tout le monde se retirait; alors l'impératrice, qui aimait beaucoup les longues

veillées, jouait au trictrac avec un de messieurs les chambellans. Le plus ordinairement, c'était M. le comte de Beaumont qui avait cet honneur.

Les jours de chasse, l'impératrice et ses dames suivaient en calèche. Il y avait un costume pour cela. C'était une espèce d'amazone, de couleur verte, avec une toque ornée de plumes blanches. Toutes les dames qui suivaient la chasse dinaient avec Leurs Majestés.

Quand l'impératrice venait passer la nuit dans l'appartement de l'empereur, j'entrais le matin, comme de coutume, entre sept et huit heures; il était rare que je ne trouvasse point les augustes époux éveillés. L'empereur me demandait ordinairement du thé, ou une infusion de fleurs d'oranger, et se levait aussitôt. L'impératrice lui disait en souriant: « Tu te lèves déjà? reste encore un peu.— Eh bien, » tu ne dors pas? » répondait Sa Majesté; alors, il la roulait dans sa couverture, lui donnait de petites tapes sur les joues et sur les épaules, en riant et l'embrassant.

Au bout de quelques minutes, l'impératrice se levait à son tour, passait une robe du matin, et lisait les journaux, ou descendait par le petit escalier de communication pour se rendre dans son appartement. Jamais elle ne quittait celui de Sa Majesté sans m'avoir adressé quelques mots qui té-

moignaient toujours la bonté, la bienveillance la plus touchante.

Élégante et simple dans sa mise, l'impératrice se soumettait avec regret à la nécessité des toilettes d'apparat; les bijoux seulement étaient fort de son goût; elles les avait toujours aimés; aussi l'empereur lui en donnait souvent et en grande quantité. C'était un bonheur pour elle de s'en parer, et encore plus de les montrer.

Un matin que ma femme était allée la voir à sa toilette, Sa Majesté lui conta que, nouvellement mariée à M. de Beaubarnais, et enchantée des parures dont il lui avait fait présent, elle les emportait dans ses poches (on sait que les poches faisaient alors partie essentielle de l'habillement des femmes), et les montrait à ses jeunes amies. Comme l'impératrice parlait de ses poches, elle donna ordre à une de ses dames d'en aller chercher une paire pour les montrer à ma femme. La dame à laquelle s'adressait l'impératrice eut beaucoup de peine à réprimer une envie de rire qui la prit à cette singulière demande, et assura à Sa Majesté que rien de semblable n'existait plus dans sa lingerie. L'impératrice répondit, avec un air de regret, qu'elle en était fâchée, qu'elle aurait eu du plaisir à revoir une paire de ses anciennes poches. Les années avaient amené de grands changemens. Les

joyaux de l'impératrice Joséphine n'auraient guère pu tenir dans les poches de madame de Beauharnais, quelque longues et profondes qu'elles eussent été. L'armoire aux bijoux qui avait appartenu à la reine Marie-Antoinette, et qui n'avait jamais été tout-à-fait pleine, était trop petite pour l'impératrice; et lorsqu'un jour elle voulut faire voir toutes ses parures à plusieurs dames qui en témoignaient le désir, il fallut faire dresser une grande table pour y déposer les écrins; et la table ne suffisant pas, on en couvrit plusieurs autres meubles.

Bonne à l'excès, tout le monde le sait, sensible au delà de toute expression, généreuse jusqu'à la prodigalité, l'impératrice faisait le bonheur de tout ce qui l'entourait; chérissant son époux avec une tendresse que rien n'a pu altérer, et qui était aussi vive à son dernier soupir qu'à l'époque où madame de Beauharnais et le général Bonaparte se firent l'aveu mutuel de leur amour, Joséphine fut long-temps la seule femme aimée de l'empereur, et elle méritait de l'être toujours. Pendant quelques années, combien fut touchant l'accord de ce ménage impérial! Plein d'attentions, d'égards, d'abandon pour Joséphine, l'empereur se plaisait à l'embrasser au cou, à la figure, en lui donnant des tapes et l'appelant *ma grosse bête*: tout cela ne l'empêchait pas, il est vrai, de lui faire

quelques infidélités, mais sans manquer autrement à ses devoirs conjugaux. De son côté, l'impératrice l'adorait, se tourmentait pour chercher ce qui pouvait lui plaire, pour deviner ses intentions, pour aller au devant de ses moindres désirs.

Au commencement, elle donna de la jalousie à son époux: prévenu assez fortement contre elle, pendant la campagne d'Egypte, par des rapports indiscrets, l'empereur eut avec l'impératrice, à son retour, des explications qui ne se terminaient pas toujours sans cris et sans violences; mais bientôt le calme renaquit et fut depuis très-rarement troublé. L'empereur ne pouvait résister à tant d'attraits et de douceur.

L'impératrice avait une mémoire prodigieuse que l'empereur savait mettre à contribution fort souvent; elle était excellente musicienne, jouait très-bien de la harpe, et chantait avec goût. Elle avait un tact parfait, un sentiment exquis des convenances, le jugement le plus sain, le plus infailible qu'il fût possible d'imaginer; d'une humeur toujours douce, toujours égale, aussi obligeante pour ses ennemis que pour ses amis, elle ramenait la paix partout où il y avait querelle ou discorde. Lorsque l'empereur se fâchait avec ses frères ou avec d'autres personnes, ce qui lui arrivait fréquemment, l'impératrice disait quelques mots, et

tout s'arrangeait. Quand elle demandait une grâce, il était bien rare que l'empereur ne l'accordât pas, quelle que fût la gravité de la faute commise; je pourrais citer mille exemples de pardons ainsi sollicités et obtenus. Un fait qui m'est presque personnel prouvera suffisamment que l'intercession de cette bonne impératrice était toute-puissante.

Le premier valet de chambre de Sa Majesté s'était un peu échauffé à un déjeuner qu'il avait fait avec quelques amis; par la nature de son service, il était obligé d'assister aux repas, et de se tenir derrière l'impératrice pour prendre et donner des assiettes. Ce jour-là donc, animé par les vapeurs du champagne, il eut le malheur de laisser échapper quelques mots injurieux prononcés bien à demi-voix, mais que par un fâcheux hasard l'empereur entendit; Sa Majesté lança un regard foudroyant à M. Frère, qui sentit alors la gravité de sa faute, et quand on eut fini de dîner, l'ordre de renvoyer l'imprudent valet de chambre fut donné par l'empereur avec un ton qui ne laissait pas d'espoir, et ne permettait pas de réplique.

M. Frère était un excellent serviteur, un homme doux, honnête et probe. C'était la première faute de ce genre qu'on eût à lui reprocher, et par conséquent elle méritait de l'indulgence. On fit des

démarches auprès de monsieur le grand maréchal qui refusa son intercession, connaissant bien l'inflexibilité de l'empereur. Plusieurs autres personnes que le pauvre disgracié alla prier de parler pour lui répondirent comme le grand maréchal; de sorte que M. Frère, au désespoir, vint nous faire ses adieux. J'osai me charger de sa cause: j'espérais qu'en choisissant le moment favorable, je parviendrais à faire revenir Sa Majesté. L'ordre de renvoi portait que M. Frère eût à quitter le palais dans les vingt-quatre heures; je lui conseillai de ne point obéir, mais de se tenir soigneusement caché dans sa chambre, ce qu'il fit. Le soir, au coucher, Sa Majesté me parla de ce qui s'était passé, témoignant beaucoup de colère; je jugeai que le silence était le meilleur parti à prendre, et j'attendis. Le lendemain, l'impératrice eut la bonté de me faire dire qu'elle assisterait à la toilette de son époux, et que si je croyais devoir aborder la question, elle me soutiendrait de tout son pouvoir. En effet, voyant l'empereur d'assez bonne humeur, je parlai de M. Frère, et peignant à Sa Majesté les regrets de ce pauvre homme, je lui exposai les raisons qui pouvaient faire excuser la légèreté de sa conduite. « Sire, dis-je, c'est un homme de bien qui n'a pas » de fortune, et qui soutient une famille nombreuse. » S'il vient à quitter le service de sa majesté l'im-

» pératrice, on ne croira pas que c'est pour une
 » faute dont le vin est plus coupable que lui, et il
 » sera perdu pour toujours. » A ces mots, comme
 à bien d'autres prières encore, l'empereur ne ré-
 pondait que par des interruptions faites avec toute
 les apparences d'un éloignement prononcé pour
 le pardon que je sollicitais. Heureusement l'impé-
 ratrice voulut bien se joindre à moi et dire à son
 époux avec sa voix si touchante et si expressive :
 « Mon ami, si tu veux lui pardonner, tu me feras
 » plaisir. » Enhardi par ce puissant patronage, je
 recommençai mes sollicitations, auxquelles l'em-
 pereur répondit brusquement en s'adressant à
 l'impératrice et à moi : « Enfin, vous le voulez ? Eh
 » bien, qu'il reste donc. »

M. Frère me remercia de tout son cœur; il ne
 pouvait croire à la bonne nouvelle que je lui ap-
 portais. Quant à l'impératrice, elle fut heureuse de
 la joie que ressentait ce fidèle serviteur, qui lui a
 donné jusqu'à sa mort les marques du plus entier
 dévouement. On m'a assuré qu'en 1814, lors du
 départ de l'empereur pour l'île d'Elbe, M. Frère
 n'aurait pas été le dernier à blâmer ma conduite,
 dont il ne connaissait pas les motifs. Je ne veux
 pas le croire, car il me semble qu'à sa place; si
 j'avais pensé ne pouvoir défendre un ami absent,
 au moins j'aurais gardé le silence.

Comme je l'ai dit, l'impératrice était extrême-
 ment généreuse. Elle répandait beaucoup d'au-
 mônes; elle était ingénieuse à trouver les occasions
 d'en répandre : beaucoup d'émigrés ne vivaient
 que de ses bienfaits. Elle entretenait une corres-
 pondance très-active avec les sœurs de la charité
 qui soignaient les malades, et leur envoyait une
 foule de choses. Ses valets de chambre étaient
 chargés d'aller partout porter au pauvre des
 secours de son inépuisable bienfaisance. Une foule
 d'autres personnes recevaient aussi chaque jour de
 semblables missions, et toutes ces aumônes, tous
 ces dons multipliés et si largement répandus,
 recevaient un prix inestimable de la grâce avec
 laquelle ils étaient offerts, du discernement avec
 lequel ils étaient distribués. Je pourrais citer mille
 exemples de cette délicate générosité.

M. de Beauharnais avait eu, au temps de son
 mariage avec Joséphine, une fille naturelle nommée
 Adèle. L'impératrice la chérissait autant que si
 elle eût été sa propre fille. Elle prit le plus grand
 soin de son éducation, la dota généreusement, et
 la maria avec un préfet de l'empire.

Si l'impératrice montrait autant de tendresse
 pour une fille qui n'était pas la sienne, il est im-
 possible de se faire une véritable idée de son
 amour, de son dévouement pour la reine Hortense